

Reclaim la sociologie? Ou la sociologie à l'épreuve de l'écologie.

Dans les universités anglaises et américaines, et ce depuis les années '90, la *political ecology* ou l'écologie politique [objet de ce colloque] occupe une place importante. Elle y désigne l'étude critique des rapports sociaux qui se nouent autour des infrastructures et des ressources naturelles. Elle est un courant à haute teneur marxiste qui se penche sur les enjeux et les luttes que recèlent la captation de l'eau, la distribution de l'électricité, la construction des autoroutes, le dépôt des ordures, et ainsi de suite. A chaque fois il s'agit de re-politiser la ressource, l'infrastructure, en la considérant comme étant partie prenante des rapports antagonistes qui se tissent entre les groupes ou les classes sociales. (réf.)

Il faut dire que les *political ecologists* avaient déjà pu observer, dès les années '80, à quel point l'environnement est biaisé, à quel point le milieu construit nuit systématiquement aux plus pauvres. Ils l'avaient appris des militants, souvent des groupes d'habitants, qui s'étaient opposés aux décharges toxiques, à l'implantation d'industries dangereuses dans les quartiers les plus pauvres des Etats-Unis et qu'on a après-coup regroupés sous le vocable de l'*environmental justice movement*. Ce mouvement - comme le nom l'indique - revendique une justice environnementale, un milieu sain et équitable pour tous. (réf)

Il faut dire aussi que les écologistes politiques disposaient de bons outils théoriques. Non seulement à travers le marxisme qui leur permettait de définir l'environnement en termes métaboliques comme un ensemble de rapports sociaux de production, mais aussi à travers les nouvelles théories du cyborg et de l'acteur-réseau. Ainsi, ils pouvaient déclarer que les sociétés sont en fait des entités hybrides où les rapports de force se tissent dans le brassage même du naturel et du culturel, du technologique et du social. Il y a enjeu, il y a lutte, *parce que nous vivons dans ce que les écologistes politiques ont appelé les technonatures*. (réf)¹

Bref, la *political ecology* a déjà fait ses preuves en transformant et en politisant la notion même de l'environnement, environnement qu'il faut apprendre à reconstruire autrement.

Mais qu'en est-il de la sociologie [l'idée étant qu'on doit parler ici de, et à partir de, notre propre discipline]? Sans entrer dans les détails, de façon tout aussi schématique, disons ceci. Les sociologues belges/français n'ont pas connu la *environmental justice movement*.

Notre tradition marxiste, qui aurait pu/dû nous inciter à étudier la matérialité environnementale, est moins métabolique et plus scientiste que celle des américains. Elle nous a longtemps amenés à réduire la question environnementale à n'être que l'expression d'une nouvelle forme d'idéologie. Autrement dit, nous n'avons pas su prendre l'écologie au sérieux, ni en tant que lutte, ni en tant que problème. Par contre, nous avons bénéficié des théories de l'acteur-réseau, de cette sociologie qui redéfinit la société comme des nature-culture et qui petit-à-petit nous a permis de nous intéresser à l'environnement *en tant que sociologues*. Depuis peu, plusieurs sociologues étudient des nature-culture, les attachements et les pratiques qui y sont impliqués.²

Bref, il me semble que depuis une dizaine d'années des intérêts proches de la *political ecology* sont entrées dans le domaine de la sociologie belgo-française.

Pour autant, il ne faudrait pas créer un nième domaine de spécialisation qui serait la sociologie dite environnementale. Ou disons que si une telle orientation se crée, ce serait plutôt pour y rassembler des sociologues pour qui l'écologie, la lutte, le problème, sert d'injonction et d'occasion à renouveler les termes de notre action. Dans l'appel à communication les organisateurs de ce colloque nous demandaient: « De quel recours les sciences sociales sont-elles capables, au regard du défi posé à la société et plus largement du monde dont elles émanent? » (dia). J'aimerais y répondre en disant que: « La sociologie, redéfinie au regard du défi écologique, serait cette discipline capable de déceler les forces sociales, les forces du social, c'est-à-dire les constructions collectives d'une autre époque à venir, se faisant d'ores et déjà. » (dia) A question ambitieuse, réponse ambitieuse!

Dire que la sociologie serait cette discipline qui décèle les forces du social est en réalité dire qu'il faut reconsidérer une des constantes de la discipline. En effet, depuis que j'enseigne la sociologie, je suis frappée à quel point tous les auteurs canoniques, qu'ils soient pères fondateurs ou rebelles critiques, qu'ils soient anciens ou récents, se rejoignent dans l'intérêt qu'ils portent à ce qui échappe à la volonté de l'individu, à ce qui est à proprement parler collectif et à ce qui est créé par le fait que nous vivons en collectivité. Cela semble aller de soi mais mérite d'être souligné... Tout se passe comme si la sociologie était née avec l'individu moderne pour venir l'interroger, le questionner, le narguer, et ne cesser de lui répéter que malgré ses prétentions, aucun héroïsme, ni volontarisme, n'y fera. Il y a des forces sociales qui nous échappent, martèle la sociologie depuis plus d'un siècle. Et c'est là la beauté de cette discipline.

Mais l'erreur - si on peut rétrospectivement parler d'erreur - a été d'invoquer l'existence

des forces sociales pour prouver le maintien de l'ordre social, pour prouver la persistance de la société. L'erreur a été de coupler les forces qui nous échappent à la société qui nous détermine. Ou disons - si nous voulons éviter des jugements trop hâtifs et faciles - qu'il nous faudrait aujourd'hui, vu les défis planétaires que nous devons affronter, apprendre à hériter des auteurs de notre discipline tout en défaisant le couplage que ceux-ci ont opéré entre l'existence des forces sociales d'une part et la persistance de la société d'autre part. Disons le plus simplement. Il ne s'agit plus d'étudier la société mais d'étudier les constructions collectives d'un autre avenir se faisant déjà. Les forces qui nous échappent nous intéressent parce qu'elles sont celles-là mêmes qui construisent une autre époque.

Certains diront qu'en définissant la sociologie comme l'étude des constructions collectives d'avenir, la neutralité sera perdue. Les sociologues prendront position et même parti. J'aurais envie de répondre que les sociologues prendraient plutôt une *autre* position, un *autre* parti. Personne n'a jamais été neutre dans cette affaire - même pas lorsqu'on mettait l'accent sur la société. Aussi, il faut bien avoir à l'esprit qu'on ne sait pas où se construit cette autre époque, où se glissent les possibles d'un autre avenir. Les forces du social nous échappent, justement. Des éléments de construction d'avenir puissants, des éléments à la fois collectifs et intrigants, peuvent être découverts tant dans des lieux inattendus, tant dans des bureaux d'administration, que dans des luttes et des manifestations.

Autrement dit, les sociologues prendraient le parti d'insister sur les constructions collectives d'avenir mais ils, elles, nous, devons néanmoins partir à la recherche de ces constructions.

Aller à la recherche de constructions collectives d'avenir... Chercher des éléments de construction puissants, collectifs et intrigants... Ce n'est pas exactement ce que la discipline nous apprend. Alors, comment faire? Une telle sociologie, pour le peu que j'ai tenté de la pratiquer, me semble devoir faire trois choses / opérer trois réorientations. J'ai choisi d'en développer deux.

Premièrement, nous devons reconsidérer la question du temps. Plus précisément, si la sociologie veut s'atteler à faire le récit des constructions d'avenir, elle doit s'écarter d'un référentiel apocalyptique [ou messianique] et renouer avec une conception temporelle plus immanente. L'avenir se joue maintenant, il se jouera toujours au présent, il n'y aura jamais de moment où les dés sont définitivement jetés. Le raisonnement est assez simple: pour apprendre à valoriser les constructions collectives que nous observons sur le terrain, il faut qu'on puisse croire qu'elles font une différence; et il est difficile de le croire si l'avenir est

d'avance déjà perdu, si l'état général du monde est d'avance déjà condamné. Pour le dire autrement: aucun effet, quel qu'il soit, ne peut combattre l'effet de l'apocalypse ou même celui de la révolution; toute construction collective devient insignifiante si elle se jauge à l'aune d'une temporalité linéaire qui débouche sur un horizon surplombant.

Résumons. Un temps immanent voudrait dire que la sociologie partirait de la prémisse selon laquelle l'avenir se construit maintenant, dans les rapports de force et le tissage de *toutes* les actions. La discipline se débarrasserait du référentiel apocalyptique et messianique non pas pour une simple affaire de croyance ou d'enchantement mais pour une affaire de discernement. Il faut apprendre à oser y croire pour apprendre à *voir* les effets. Telle est la visée de cette première réorientation.

Ajoutons encore simplement - mais vous l'aurez peut-être déjà compris - que l'abandon du référentiel apocalyptique implique aussi l'insistance sur le caractère *construit* du désastre présent. Ce désastre est fait par des gens et des milieux et des réseaux et des techniques et des règles et des matières, tous en chair et en os pour ainsi dire. Rien ne tombe du ciel. Rien ne surplombe l'action collective. Mais cela nous le savions déjà, puisque le constructivisme, l'histoire événementielle et plus récemment les *global studies* n'ont cessé de nous rappeler que tout phénomène global est toujours une affaire de micro-enchaînements (réf). Je voulais juste ici rappeler que c'est cela aussi l'immanence du temps.

En ce qui concerne la deuxième réorientation, je pense que la sociologie bénéficierait à s'intéresser de plus près à la façon concrète dont s'articulent et s'organisent les forces du social. Quel type d'outils et quel type de relais sont impliqués dans les constructions collectives d'avenir? Je vais vous épargner les exemples tirés des bureaux de l'administration bruxelloise ;) - cela demanderait d'ailleurs trop de temps d'explication - et prendrai des exemples plus directs et peut-être aussi plus parlants. Certains proviennent de travaux d'étudiants à qui j'avais demandé, cette année, d'analyser un outil technique qui a permis à un groupe impliqué dans une lutte politique de changer le cours des événements. Voici quelques cas, parmi d'autres.

La mise en place d'un système de co-voiturage ou de *car-pooling* qui a permis aux gens de Montgomery Alabama, en 1955 et 1956, de maintenir le boycott des bus pendant de nombreuses semaines. Eh oui, je parle bien du fameux boycott qui a suivi le refus de Rosa Parks de céder sa place à un blanc et qui a été une étincelle du *civil rights movement*...³ Ou l'utilisation d'un musical sans dénonciation aucune qui a rallié les chiliens à la cause démocratique, contre Pinochet, lors du référendum de 1988 qui sem-

blait pourtant perdu d'avance⁴. Ou, plus récemment, en Egypte les pages de *facebook* qui non seulement ont permis aux rassemblements d'avoir lieu mais qui ont également permis à ces rassemblements de passer par les mailles des interdictions extraordinaires: comment maintenir 5 mètres de distance entre chaque individu, comment préparer les issues de secours, ... tout cela était indiqué. Ce qui rappelle les manuels des luttes anti-nucléaires des années '70 aux Etats-Unis, manuels qui donnaient eux aussi des informations claires sur les droits des militants, les techniques de défense, les lieux de rendez-vous et autres informations vitales. Et que dire de l'impact, à la même époque, des groupes d'affinités américains? Ce sont une sorte de groupes d'amis ou de voisins qui se rassemblent régulièrement pour échanger leurs envies et appréhensions politiques et surtout pour prendre part à des actions plus larges et concertées. On ne manifeste alors plus individuellement mais en groupe d'affinités et, il n'y a pas de surprise, en cas d'adversité, ça tient mieux! D'ailleurs, l'organisation en groupes d'affinité a contribué à l'arrêt du sommet mondial à Seattle il y a une dizaine d'années. Etc, etc.

Au fur et à mesure qu'elle s'allonge, la liste peut paraître triviale. On peut avoir l'impression de sombrer dans une technophilie simpliste et béate. Mais à vrai dire l'enjeu est énorme. Il s'agit d'établir une symétrie. En effet, on sait le plus souvent que la finance globale, le capitalisme rapace ou tout autre phénomène redoutable et décrié, est fait d'ingéniosité technique et légale. Ce sont des réussites qui tiennent à des successions d'actions concertées, des exploits qui résultent d'un résotage nourri pendant des longues années. Par contre, on tend à oublier que les dites luttes et résistances témoignent elles aussi d'ingéniosité technique et légale. On tend à l'oublier parce qu'on aborde ces luttes sous le registre de l'héroïsme et de l'idéalisme. On admire la persévérance et les convictions de ces gens sans s'intéresser à leur ingéniosité, et donc *sans se donner le moyen de prolonger leur action et de la relayer*. L'admiration est une chose trop facile. C'est pourquoi il faut rétablir la symétrie, pour qu'on puisse *apprendre* de ces luttes. C'est pourquoi il faut dire que *toute* construction collective d'avenir, et certainement celle qui prépare un *autre* avenir, est à chaque fois une affaire de techniques et d'agencements.

La deuxième réorientation consiste donc à dire que la sociologie qui voudrait étudier les forces du social que sont les constructions collectives d'avenir, considérera ces forces comme autant d'enchaînements qui impliquent des outils et des relais, de l'ingéniosité techniques et des connexions matérielles. Les forces du social nous échappe en partie parce qu'elles sont outillées. Les comprendre, ces forces, c'est aussi en revenir à cet outillage.

Pour conclure, l'immanence du temps, l'outillage des constructions, voilà les deux réorientations qui me semblent mériter notre attention. Il y en a une troisième que je n'ai pas développée, faute de temps, mais que j'aimerais juste mentionner. Je pense qu'une sociologie qui se mettrait à l'épreuve de l'écologie, la lutte, le problème, devrait davantage expérimenter des façons d'écrire et de rendre compte qui valorisent les constructions collectives menées. Des récits qui montrent que ces constructions ont fait une différence et que, notamment à travers l'écrit, elles continueront à faire une différence.

- Merci pour votre attention

¹ offerts par des auteurs tels Donna Haraway, Anne-Marie Mol, John Law et Bruno Latour

² ivre houdart / socio de la traduction

³ travail de recherche de sophie de spiegeleir

⁴ travail de charline cauwe